



Sur les traces d'une entraide littéraire. Enquête sur les liens entre Élisabeth Mercœur et ses aînées en littérature

Violaine François
Université Paris-Est Créteil, LIS  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.106955>

Recibido: 10/01/2016 • Aceptado: 27/04/2026

FR Résumé : Cet article interroge la réalité d'une entraide littéraire féminine au XIX^e siècle à travers le cas d'Élisabeth Mercœur, poète morte prématurément à 25 ans et fréquemment présentée comme une figure isolée et sacrifiée. Pourtant, certaines sources évoquent ses liens avec des figures reconnues comme Marceline Desbordes-Valmore ou Amable Tastu. L'analyse des lettres, salons et hommages laisse entrevoir des gestes ponctuels de reconnaissance, mais peu d'appuis concrets de son vivant. C'est surtout après sa mort que Mercœur est intégrée symboliquement à une communauté de femmes poètes, dans un discours souvent orchestré par des voix masculines. Dès lors, l'article met en lumière un paradoxe : la sororité littéraire est moins un réseau actif qu'une construction rétrospective, servant à forger un mythe romantique du génie féminin sacrifié. Mercœur devient ainsi une figure exemplaire pour interroger la réalité des solidarités féminines dans l'histoire littéraire.

Mots clés : sociabilité féminine ; Élisabeth Mercœur ; sororité ; littérature du XIX^e siècle ; romantisme.

ES Tras las huellas de una ayuda mutua literaria. Investigación sobre los vínculos entre Élisabeth Mercœur y sus predecesoras en la literatura

Resumen: Este artículo explora la existencia de redes de apoyo entre mujeres escritoras en el siglo XIX, a partir del caso de Élisabeth Mercœur, poetisa muerta a los 25 años y a menudo retratada como una figura aislada y trágica. Aunque se conocen algunos vínculos con autoras como Marceline Desbordes-Valmore o Amable Tastu, los gestos de reconocimiento en vida fueron escasos. Es sobre todo tras su muerte que Mercœur es integrada simbólicamente en una comunidad femenina, dentro de un relato frecuentemente construido por hombres. Así, el artículo plantea una paradoja: más que una red real de sororidad, se perfila una construcción retrospectiva que alimenta el mito del genio femenino sacrificado.

Palabras clave: sociabilidad femenina; Élisabeth Mercœur; sororidad; literatura del siglo XIX; romanticismo.

ENG Tracing the Path of a Mutual Literary Support. Investigating the Connections Between Élisabeth Mercœur and her Literary Predecessors

Abstract: This article explores the reality of female literary solidarity in the 19th century through the case of Élisabeth Mercœur, a poet who died at the age of twenty-five and is often portrayed as isolated and sacrificed. While some sources highlight her connections with well-known poets like Marceline Desbordes-Valmore and Amable Tastu, an analysis of letters, salons, and tributes shows only occasional recognition and little concrete support during her life. Mercœur was mainly embraced posthumously within a community of women poets, often through narratives shaped by male voices. This reveals a paradox: literary sorority is less an active network than a retrospective construction that helps build the romantic myth of the sacrificed female genius. Mercœur thus serves as a key figure to question the true nature of female solidarity in literary history.

Key words: female sociability; Élisabeth Mercœur; sorority; 19th-century literature; Romanticism.

Sommaire : 1. Entrée en littérature : Élisabeth Mercœur un oiseau en recherche « d'ailes protectrices ». 2. Un groupe imaginaire ? Une histoire de muses et d'hommes. 3. « Il est si beau de mourir jeune » : afficher un soutien féminin *a posteriori* ?

Cómo citar: François, Violaine. (2026). « Sur les traces d'une entraide littéraire. Enquête sur les liens entre Éliisa Mercœur et ses aînées en littérature ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 13-19. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.106955>

Éliisa Mercœur, jeune poète, morte à ses 25 ans, laisse derrière elle l'image d'un génie romantique éteint trop tôt. Comète, elle aurait été une forme d'exception, brillante mais solitaire et pauvre. Pourtant, une anecdote rapportée par Colette Becker, bien que dépourvue de références bibliographiques précises, attire l'attention : « Le docteur [Alibert¹] reçut, de 1810 à sa mort en 1837, les poètes Marceline Desbordes-Valmore, Éliisa Mercœur et Amable Tastu, couronnée par l'Académie des jeux Floraux, ainsi que des célébrités littéraires, pour des lectures poétiques et des spectacles. Il avait fait aménager une petite scène » (Becker, 1991 : 254). Cette mention soulève deux hypothèses. D'une part, elle suggère qu'Éliisa Mercœur était intégrée à un réseau littéraire lui permettant de côtoyer des figures établies de la poésie féminine. D'autre part, elle laisse supposer qu'elle aurait eu l'occasion de lire ses propres textes en public, devant un auditoire composé de figures du champ littéraire du premier tiers du XIX^e siècle, sans précision sur leur identité. L'étude des liens entre Éliisa Mercœur, Marceline Desbordes-Valmore et Amable Tastu permet ainsi de réinterroger la place de cette autrice dans les sociabilités poétiques de son temps. Le présent travail propose une première série de résultats issus d'une recherche en cours, appelée à s'élargir à l'ensemble des pratiques de lectures publiques féminines au XIX^e siècle.

Quand Éliisa Mercœur publie ses premiers vers, Marceline Desbordes-Valmore et Amable Tastu jouissent déjà d'une réputation solide en littérature : elles ont été reconnues par leurs homologues masculins, Chateaubriand, Lamartine, le jeune Hugo. Les liens d'amitié entre Desbordes-Valmore et Tastu peuvent également être prouvés : les deux femmes correspondent et se rencontrent souvent. Leurs liens avec leur cadette semblent, en revanche, plus ténus. Nulle trace de correspondance entre Éliisa Mercœur et Marceline Desbordes-Valmore ou Amable Tastu², seuls quelques éléments nous sont parvenus. D'abord, les trois poètes ont fréquenté les mêmes salons littéraires et étaient membres de l'Académie de Lyon dans les années 1820³. Ensuite, Marceline Desbordes-Valmore s'est impliquée dans la publication posthume des œuvres complètes d'Éliisa Mercœur⁴. Enfin, elle a surtout écrit un poème dédié à la mère de la jeune poète après sa mort et fait référence à Éliisa comme à une « sœur ». Ces différents éléments interrogent le rôle qu'ont pu jouer ces aînées romantiques dans la progression aussi flamboyante que courte d'Éliisa Mercœur et posent plus largement la question suivante : quelle influence peut avoir une poète dans l'ascension d'une autre ?

Météore romantique, le cas d'Éliisa Mercœur permet de mettre en évidence les logiques d'allégeance et de filiation au féminin. Peut-on parler d'un système d'entraide entre poètes, placé sous le signe de la sororité ? Le parcours d'Éliisa Mercœur montre l'affirmation progressive d'une logique d'héritage et de responsabilité féminine. Il s'agit toutefois d'observer de plus près ces témoignages d'allégeance et de vérifier s'il n'est pas plutôt question de l'affichage d'une sororité dans la partition littéraire romantique.

1. Entrée en littérature : Éliisa Mercœur un oiseau en recherche « d'ailes protectrices »

Le parcours biographique d'Éliisa Mercœur est digne d'un roman : abandonnée à sa naissance en 1809, puis récupérée par sa mère à ses deux ans, elle grandit dans un milieu très modeste à Nantes. Elle reçoit malgré tout une éducation par un ami de la famille. En 1825, elle a 16 ans quand un de ses poèmes, « Ne le dis pas », est publié dans *Le Lycée armoricain*, une revue mensuelle éditée par Camille Mellinet⁵, qui lui promet un succès éclatant. Plusieurs autres poèmes sont publiés dans la même revue au cours de l'année 1826. *Le Lycée armoricain* veut tenir la dragée haute aux revues parisiennes et prouver que la Bretagne est un terreau fertile pour la littérature. Ainsi Éliisa Mercœur est-elle très rapidement proclamée la « Delphine nantaise » et l'éditeur Camille Mellinet s'arrange pour faire grand cas du nom d'Éliisa Mercœur dans les réseaux locaux.

Forte de cette comparaison, elle décide d'envoyer en 1826 un de ses poèmes à Delphine Gay, « Le songe ou les Thermopyles », qu'elle accompagne d'un poème de circonstance qu'elle lui dédie : « À Mlle Delphine Gay (surnommée la muse de la patrie) ». Si l'envoi par des débutants, ou débutantes, de poèmes à des poètes déjà en place est monnaie courante, le geste de rechercher le soutien d'une poète l'est beaucoup moins.

¹ Jean-Louis Alibert (1768-1837) est un médecin, premier médecin ordinaire de Louis XVIII et Charles X, et fondateur de la dermatologie en France. Il occupait un hôtel particulier rue de Varennes dans lequel il tenait salon recevant artistes et gens de Lettres. Il avait fait installer un petit théâtre où il invitait régulièrement des comédiens célèbres. Il entretenait notamment une correspondance suivie avec Marceline Desbordes-Valmore.

² Certaines archives existent mais ne sont pas communicables à la BNF, d'autres sont encore à l'état de manuscrit et un travail de tri et de déchiffrement doit être entrepris. Les correspondances d'Éliisa Mercœur, elles, ne semblent pas avoir été conservées, hormis celles consignées par sa mère après sa mort et déjà en partie publiées dans ses *Œuvres poétiques complètes*. L'examen mené ici constitue une première exploration, qui gagnerait à être approfondie par des recherches complémentaires.

³ Éliisa Mercœur écrit un billet publié dans *L'Indépendant*, n° 150, le 14 décembre 1826 en réponse à sa nomination comme membre correspondant à l'Académie de Lyon et s'enorgueillit de voir son nom placé auprès de ceux de Marceline Desbordes-Valmore et Amable Tastu. Voir *infra*.

⁴ Mercœur, Éliisa, (1843) *Œuvres complètes d'Éliisa Mercœur de Nantes*, t. I et II, texte établi par Adélaïde Aumand, Madame Veuve Mercœur.

⁵ Camille Mellinet (1795-1843) est un imprimeur, littérateur et hippologue nantais. De 1823 à 1831, il est directeur du *Lycée armoricain*, « revue de l'Ouest » semestrielle basée à Nantes. *Le Lycée armoricain* est une revue littéraire, scientifique et historique, qui exalte la culture bretonne et se veut une revue populaire.

Il est attendu qu'une femme place ses écrits « à l'ombre des grands hommes⁶ », pour reprendre les termes de Christine Planté, dans *La Petite Sœur* de Balzac, afin d'être « initiée » ou plutôt « validée » et « autorisée » par une « instance compétente » (Planté, 2015 : 114). La supériorité masculine en matière de littérature et, *a fortiori*, de poésie, est un truisme présent dans le discours social.

L'originalité de la démarche ne s'arrête pas là : pour rendre hommage à Delphine Gay, Éliisa Mercœur lui envoie un poème aux accents épiques, saluant une autrice qui déjoue les attendus poétiques en s'emparant de sujets historiques dans ses poèmes, sujets non attendus chez les femmes à qui on laisse plus volontiers les romances et les poésies didactiques. En effet, Delphine Gay, malgré sa jeunesse – elle a 22 ans en 1826 – fréquente depuis plusieurs années déjà le cercle romantique de Nodier ou encore le salon de Deschamps grâce à l'influence de sa mère. À cette date, elle est l'auteure de deux volumes de mélanges, des *Essais poétiques* (1824) et de *Nouveaux Essais poétiques* (1825) et vient, plus spécifiquement, d'écrire « La Vision » (1825), poème où elle célèbre Charles X et s'autoproclame « muse de la patrie⁷ ». En choisissant la référence aux guerres antiques, Éliisa Mercœur s'inscrit dans le sillage de cette voix⁸ et ce, non sans stratégie. On peut lire dans la deuxième strophe de son poème « À Mlle Delphine Gay » les vers suivants :

Jusqu'à mon cœur sut parvenir
Chaque son de sa voix si chère,
Et je crus que tous ceux qu'attendrit sa prière
Peut-être écouteront mon timide soupir (Mercœur, 1843: 232).

La jeune poète vise le même lectorat et affiche ainsi une filiation poétique explicite. Après maintes formules relevant de la *captatio benevolentiae*, elle prie enfin Delphine Gay de faire entendre son nom :

Longtemps, hélas ! mon nom peut rester inconnu ;
Si vous le prononcez, redit par une muse,
Il serait peut-être entendu (Mercœur, 1843: 232).

Delphine Gay, puisqu'elle est muse de la patrie, peut rendre audible la jeune poète, dans un geste profondément poétique qui consiste à nommer pour reconnaître. Mentionner, nommer, pour exister : voilà la prière de la jeune Nantaise qui ose en filigrane dessiner un « nous », malgré la posture de modestie qu'elle affiche, dans cette ultime prière :

Que votre voix, unie à celle de ma lyre,
Soit le touchant écho de mes timides chants (Mercœur, 1843: 232).

L'union souhaitée de la voix de Delphine à sa propre lyre n'est pas sans audace. Ce n'est pas dans l'ombre de Delphine qu'elle veut se placer, mais à ses côtés. Toutefois, la demande formulée par Mercœur restera lettre morte. Elle ne rencontrera la dédicataire de ces vers que bien plus tard dans les salons parisiens. Cette première approche, toute originale soit-elle, ne semble donc pas avoir été fructueuse.

Cependant, l'élection d'Éliisa Mercœur en tant que membre correspondant de l'Académie de Lyon pourrait laisser croire que, malgré son silence, Delphine Gay aurait permis cette reconnaissance en dehors de sa Bretagne natale. Mais des articles de presse soulignent le rôle joué dans sa nomination par ses soutiens bretons, dont Camille Mellinet, qui faisait déjà partie de l'Académie comme membre permanent (Anonyme, 1826). Quoi qu'il en soit, là encore, Éliisa Mercœur se réclame d'un héritage féminin, en dépit de la présence à la tête de l'Académie de figures masculines aussi prestigieuses que Chateaubriand ou Nodier. Elle adresse en effet aux membres de l'institution, dans une lettre aussitôt relayée par la presse locale, ces mots empreints de gratitude et d'ambition :

Rivaliser de gloire avec ces muses aimables et célèbres dont la patrie s'enorgueillit en adoptant tous leurs succès, n'a point été mon espérance ; mais j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil en songeant que mon nom pourrait trouver une place auprès de leurs noms chéris. Cette espèce de rapprochement est la première feuille de ma couronne littéraire : puissent à l'avenir des suffrages mérités joindre quelques lauriers à cette feuille précieuse !
Union et tolérance ! telle est la devise qu'a choisie l'Académie provinciale ; un sourire et son indulgence, telle est la prière que je lui adresse aujourd'hui ! (Mercœur, 1843: CXVII)

Sa mère, dans la biographie qu'elle lui consacre à sa mort, précise que « les muses aimables » que Mercœur mentionne ne sont autres que Marceline Desbordes-Valmore, Amable Tastu et Delphine Gay. Martine Reid voit dans ce désir avoué d'inscrire son nom auprès de ses aînées une démarche originale qui, peu à peu, est suivie par d'autres jeunes femmes voulant entrer en littérature (Reid, 2020). Cependant, si Éliisa Mercœur semble revendiquer une place auprès de ces « muses » et entrer dans leur sphère, rien ne confirme que ses aînées l'aient prise sous leur aile à ce stade de son parcours.

⁶ Voir notamment le chapitre 5 « Écrire à l'ombre des grands hommes » in Planté, 2015 : 113 et ss.

⁷ Elle sera, en 1827, lors d'un séjour en Italie, couronnée au Capitole, à la manière de l'héroïne de Germaine de Staël.

⁸ Elle continue par la suite d'écrire dans cette veine, ce que soulignent certains de ses contemporains comme Léon Séché : « La pièce au roi Louis-Philippe sur les insurrections de juin 1832, et ses *Stances à la France* que publièrent *les Débats* du 9 janvier 1833, font songer aux chants de la *Muse de la Patrie*. Et nul doute que, si cette jeune fille au cœur mâle, était née sous la même étoile que Delphine Gay, elle eût fourni comme elle une carrière glorieuse » (Séché, 1909).

En 1827, toujours encouragée et aidée financièrement par une souscription lancée par Camille Mellinet, la jeune femme rassemble ses poèmes en un recueil, *Poésies*. Elle le dédie à Chateaubriand à qui elle adresse les mots suivants :

J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau ;
Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile,
Protéger le timide oiseau. (Mercœur, 1843 : 9-12)

Chateaubriand daigne lui répondre. Sa réponse, bien qu'ambiguë quant à son investissement auprès d'Élisa Mercœur, est un événement en soi et est vite relayée par la presse nantaise : « Je vous remercie, mademoiselle, de votre confiance et de vos éloges. Je ne mérite pas les derniers ; je tâcherai de ne pas tromper la première ; mais je suis un mauvais appui. Le chêne est bien vieux et il s'est si mal défendu des tempêtes, qu'il ne peut offrir d'abri à personne » (Mercœur, 1843 : 9-12). Tout en lui prédisant la célébrité, mot que les poètes admirés ont facilement dans ce genre d'échange, il refuse d'accorder l'abri sollicité par Élisa Mercœur. Cette réponse est toutefois suffisante et permet, Chateaubriand en est bien conscient, de donner l'impulsion médiatique nécessaire à la poète. À ces mots s'ajoute un commentaire de Lamartine qui achève, entre autres, de convaincre Élisa Mercœur de monter à Paris. Lamartine contribue à créer une filiation entre Tastu et Mercœur, par un compliment à double tranchant : « Je ne croyais pas au talent poétique des femmes ; cependant le recueil de madame Tastu m'avait ébranlé... Cette fois, je me rends et je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes⁹. » Cette remarque, dont l'origine est floue mais qui a circulé, servira de laisser-passer dans les salons à celle que l'on surnomme à présent « la petite fille ». L'origine est d'autant plus obscure que Lamartine démentira fermement, par la suite, avoir eu ce mot pour Élisa Mercœur et écrira même au rédacteur du *Messenger des Chambres* en précisant qu'il n'a jamais rien lu d'elle¹⁰. Tant que le mot ne circulait que dans les feuilles de province, il ne semblait pas déranger Lamartine, maintenant qu'il se diffuse aussi dans les journaux parisiens, la complaisance du poète gêne. Une jalousie a été attribuée à Delphine Gay, amie du poète, qui se retrouve exclue de ce cercle très restreint des femmes poètes estimables.

Ces premiers pas montrent donc un désir réel de la jeune poète de s'inscrire dans l'héritage de ses aînées. Toutefois, ses tentatives restent sans écho tant qu'elle ne peut les rencontrer réellement dans les lieux de sociabilité parisiens.

2. Un groupe imaginaire ? Une histoire de muses et d'hommes

C'est en 1828 qu'Élisa Mercœur arrive à Paris, accompagnée de sa mère. Grâce à l'appui de de Camille Mellinet et de ses soutiens bretons, elle parvient à être introduite dans les salons, toujours sous la surveillance attentive de celle-ci. C'est là, chez le docteur Alibert, qu'elle fait la rencontre quelques années plus tard de Marceline Desbordes-Valmore. Si la mère ne fait aucune mention de cette rencontre dans sa biographie, préférant rapporter que c'est à cette occasion qu'elle rencontre l'éditeur Crapelet qui lui propose d'éditer un volume augmenté de ses poèmes, Marceline Desbordes-Valmore consigne l'événement en le rapportant à son mari :

[J']ai été déjeuner à midi chez Mme Favier, après chez Alibert avec elle et sa sœur. J'y ai vu Mlle Mercœur. Je ne peux mieux te la peindre qu'en te rappelant Mlle Michelet, de Bruxelles, peu élégante, l'air sincère et très bizarre. Elle m'a fait beaucoup d'accueil. Sa mère lui nuira partout, c'est une drôle de femme, très commune, jusqu'au cuir, comme la mère de Simonet, le bon sens excepté. (Rivière, 1896 : 36)

Nous sommes en 1832, un an avant la publication des *Pleurs*. Les premières impressions ne sont ainsi pas flatteuses. Aucune correspondance ne semble naître de cette entrevue. Les deux femmes se rencontrent pourtant souvent d'un salon à l'autre, fréquentant les mêmes cercles, en particulier ceux de Nodier et de la duchesse d'Abrantès, ou celui de Madame Récamier. Les deux y sont applaudies pour leurs lectures : Élisa Mercœur semble partager avec Marceline Desbordes-Valmore un certain talent pour la lecture publique. C'est après sa mort, à l'occasion des billets funèbres qui s'éparpillent dans les journaux, que quelques souvenirs de ses lectures de salon sont partagés¹¹. Les lectures de salons sont souvent l'occasion de créer des affinités littéraires et de s'offrir une certaine publicité, celles-ci étant la plupart du temps ébruitées dans la presse. C'est ce qui arrive pour Édouard Turquety, jeune poète breton, qui fait ses essais dans le même temps et dans les mêmes milieux qu'Élisa Mercœur et qui est longuement et élogieusement décrit en lecture dans *Le Lycée armoricain* par son ami et confrère Émile Souvestre – alors même que celui-ci n'a pas assisté à cette lecture du jeune homme (voir Souvestre, 1829). À l'inverse, les lectures d'Élisa Mercœur ne semblent pas avoir été rapportées et sont passées sous silence dans *Le Lycée armoricain*.

⁹ Ce mot de Lamartine est mentionné par la mère de la poète dans la préface aux *Œuvres complètes d'Élisa Mercœur*, Mercœur, 1843 : CXXXVI).

¹⁰ La jeune Élisa Mercœur a fait preuve de maladresse en diffusant ce mot à Paris, sans l'accord du poète. Le 27 mars 1829, Charles Nodier, dans une lettre-fleuve, avertit son ami Lamartine (en Italie) de cette indécatesse de la jeune poète, qui a « fort innocemment compromis votre nom dans une polémique désagréable », victime d'une duperie montée par un « intrigant ». Nodier soulignait que la jeune femme méritait l'indulgence de Lamartine. Voir le démenti : Alphonse de Lamartine, lettre autographe signée (1829) « à Monsieur le rédacteur du *Messenger des Chambres* », Saint-Point, 17 février, Inv. 2220.

¹¹ Par exemple : « Admise dans tous les cercles où l'amour des lettres s'unit au goût des arts, elle y fit entendre des poésies dues à une imagination vive, et dont la chaleur n'excluait ni la correction ni l'élégance » (Anonyme, 1835).

Mercœur rencontre également Mélanie Waldor, amie intime de Marceline Desbordes-Valmore, qui est de fait associée à Élisabeth Mercœur par ses origines bretonnes. Mais cette connaissance ne sera d'aucune aide dans la réception de sa tragédie *Boabdil* au Théâtre Français : le baron Taylor refuse la pièce¹². L'amitié liant Mélanie Waldor, maîtresse de Dumas, au baron aurait pu être un levier pour faire passer la pièce, mais aucune démarche de Mélanie Waldor en faveur de la pièce ne semble avoir été entreprise. Là encore, la rencontre ne semble pas déboucher sur une entraide de quelque nature qu'elle soit (pécuniaire, littéraire, réticulaire).

Pourtant, en parcourant les archives au sujet d'Élisabeth Mercœur, on ne peut que constater que tout un faisceau de noms féminins entoure le sien, donnant l'illusion d'une intégration complète dans un chœur de femmes relativement organisé dans le champ romantique. Parmi de nombreux exemples, on retiendra deux passages significatifs, l'un issu des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, l'autre d'un billet anonyme paru dans *La Gazette nationale* ou *Le Moniteur universel* :

La nouvelle école a jeté ses pensées dans un autre moule : madame Tastu marche au milieu du chœur moderne des poétesses, en prose ou en vers, les Allart, les Waldor, les Valmore, les Ségalas, les Révoil, les Mercœur, etc., etc. : *Castalidum turba*¹³. (Chateaubriand, 1998 [1849] : 540)

Mlle Élisabeth Mercœur, jeune émule des Desbordes-Valmore, des Waldor, des Amable Tastu, était venue à Paris, du fond d'une province éloignée [...]. (*Gazette nationale* ou *le Moniteur universel*, 1835 : 1)

Ces deux extraits ont été rédigés après la mort d'Élisabeth Mercœur. D'ailleurs, la majorité des articles de presse rendant hommage à la poète à sa mort l'inscrivent dans un rapport de filiation avec Marceline Desbordes-Valmore et Amable Tastu principalement, mais aussi, parfois, Mélanie Waldor et Delphine Gay. L'énallage personnel que comporte l'article au pluriel (« des » suivi d'un nom de femme), régulièrement réutilisé d'un écrit à l'autre, accentue la dimension dynastique de ces femmes qui ont marqué la production poétique d'alors, au point de former selon Chateaubriand « une nouvelle école ». Toutefois, le parcours biographique de Mercœur infirme complètement une quelconque appartenance à ladite école. On note en effet qu'il s'agit là d'un montage discursif que l'on doit davantage à des plumes masculines que féminines. Ce groupe de femmes est constitué de manière externe : une femme prenant la plume et à qui on reconnaît un peu de talent est, de fait, rapprochée de son homologue. Les muses, image ambiguë associée à ces poètes, sont nécessairement en groupe, elles forment un chœur quelle que soit le type de leurs vers. Les montrer ainsi est un geste de reconnaissance ambivalent en ce qu'il permet de reconnaître le talent littéraire tout en le mettant à distance des autres noms masculins auxquels est réservé de constituer la constellation romantique proprement dite¹⁴. La « nouvelle école » de Chateaubriand est faite ainsi dans « un autre moule ».

Cette reconstitution du cortège des muses brouille les pistes et laisse paraître une « consororité » alors que, dans le cas précis d'Élisabeth Mercœur, une telle entraide ne semble pas exister. Élisabeth Mercœur meurt isolée et pauvre le 7 janvier 1835. Pourtant, nombreuses seront celles, dont Marceline Desbordes-Valmore, à manifester un soutien à sa mère après sa mort.

3. « Il est si beau de mourir jeune » : afficher un soutien féminin *a posteriori* ?

La mort d'Élisabeth Mercœur secoue une grande partie des romantiques, affectés et même scandalisés par une mort si précoce. Un flot d'articles, que ce soit dans la presse nantaise ou dans la presse parisienne, lui rend hommage. Aucun ne manque de souligner les éminences présentes à ses funérailles : Chateaubriand, Récamier, Ballanche, Musset, Waldor, etc. Parmi les nombreux témoignages de soutien à la mère d'Élisabeth Mercœur, citons le concert hommage organisé le 3 avril 1835 par Madame Récamier, ou la sculpture de son visage sur une des entrées du Jardin des Plantes grâce à ses soutiens bretons, ou bien encore le fait que Mélanie Waldor s'occupe de faire dresser un monument funéraire et se charge de transporter la dépouille au cimetière du Père-Lachaise. Une malheureuse coïncidence veut que janvier 1835 est précisément la date de publication du nouveau recueil de Mélanie Waldor, *Poésies du cœur* : ce hasard est finalement tourné en la faveur de l'autrice. En effet, les articles de presse annonçant la parution du recueil associent Waldor à Mercœur, en raison essentiellement de leurs origines bretonnes, en une forme de publicité bien étrange.

Marceline Desbordes-Valmore est également très affectée par la mort d'Élisabeth Mercœur, comme on peut le lire dans cette lettre adressée à Mélanie Waldor :

¹² Voir la boycotté en n'accordant pas à Élisabeth Mercœur une lecture devant un comité au complet.

¹³ « La troupe des Castalides, c'est-à-dire des Muses. La fontaine Castalie jaillit à Delphes, au pied du Parnasse » note de Jean-Claude Berchet dans Chateaubriand, 1998 [1849] : 745.

¹⁴ Seule la contribution au volume collectif *Les Heures du soir* fait apparaître Élisabeth Mercœur au cœur d'un groupe de femmes par des femmes, mais c'est là encore un rapprochement extérieur. « Des femmes seules sont admises à la collaboration des *Heures du soir*. Nous voulons que l'exclusion des hommes soit un des caractères particuliers, nous dirions presque une des qualités distinctives de ce livre, si nous voulons venger ici les femmes de cette bulle virile qui, longtemps, a frappé d'interdiction leurs facultés intellectuelles. Pour être assuré que l'exclusion des hommes n'entraînera pas celle de la profondeur de pensée, de la vigueur de style dont ils s'étaient arrogé le privilège, ne suffit-il pas de dire que nous avons mis notre livre sous le patronage de Mesd. G. Sand, d'Abrantès, Élisabeth Mercœur, Ménière-Nodier, Waldor, Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Élisabeth Voyart, Amable Tastu, et d'autres encore [...] ». (Anonyme, 1833: 4). Élisabeth Mercœur, au milieu des noms de Desbordes-Valmore, Waldor, Ségalas, Sand, etc. est désignée comme garante de la qualité et du sérieux de la publication. Le groupe apparaît encore mais sous l'idée, cette fois-ci, d'un patronage.

Ai-je besoin de vous recommander de m'inscrire pour Mlle Mercœur partout où vous mettez votre nom ? Mais écrivez-moi ce que vous aurez fait, afin que je vous envoie l'argent. – C'est donc vrai ! elle n'est plus !... Quelle douleur irréparable pour les riches qui la savaient si pauvre et qui disaient l'aimer ! et qui lui faisaient lire ses vers à lui enflammer la poitrine. – Lire des vers... Ah ! mon Dieu. Une fois je l'ai entendue, j'ai pleuré de tristesse de lui entendre lire ses vers. – Qui est-ce qui la comprenait dans tout cela ? Moi, qui pleurais de son avenir. Sa mort m'a fait un mal affreux. (Desbordes-Valmore, 1896 : 79-80)

N'ayant pas pu assister aux funérailles, Desbordes-Valmore s'assure de faire savoir son soutien par l'entremise de son amie. Elle lance par ailleurs une souscription pour faire publier les œuvres complètes de Mercœur. Il y a donc ici un soutien financier. Ce soutien, de toute évidence, a manqué du vivant de la jeune poète, comme le déplore Marceline Desbordes-Valmore. Pourquoi ne pas l'avoir aidée financièrement plus tôt ? Entre ces lignes, se lit un sentiment de responsabilité partagé par toute la gent littéraire ayant admis Éliisa Mercœur dans ses rangs.

À ce soutien financier s'ajoute un soutien symbolique : Marceline Desbordes-Valmore compose pour sa mère un poème intitulé « Éliisa Mercœur », qu'elle intégrera à son recueil *Pauvres fleurs*, publié en 1839. Voilà la reconnaissance lettrée espérée par la jeune poète, mais qui arrive de manière posthume¹⁵. Éliisa Mercœur devient un sujet poétique. Finalement, sa mort transfigure le visage de la poète en souffre-douleur d'une société présentée comme ingrate et hypocrite.

La vie de la poète est, il faut en convenir, comme sublimée par cette mort précoce : elle devient un *topos* romantique de chair et d'os. Le scénario tragique du « poète-mourant » et du « poète-misère », pour reprendre les imaginaires décrits par José-Luis Diaz (2007 : 330 ss.), doublé dans la bouche de Desbordes-Valmore de celui du génie incompris (voir Loubier, 2022), correspond en tout point à la trajectoire d'Éliisa Mercœur. L'image de la jeune femme en lecture dans les salons, devient, sous la plume de Desbordes-Valmore, un motif sacrificiel :

On épuisait alors cette vivante lyre ;
Sa souffrance voilée, on la lui faisait lire ;
Car le monde veut tout quand il daigne écouter ;
Et quand il a dit : Chante ! il faut toujours chanter ! (Desbordes-Valmore, 1839 : 141)

C'est d'ailleurs par l'audition de la voix, au sens propre, d'Éliisa Mercœur que Marceline Desbordes-Valmore évoque sa rencontre avec la débutante. Bien loin de la manière dont il avait été évoqué dans la lettre à son mari, le moment de cette rencontre est rejoué dans le poème, dans un contexte salonnier qui apparaît comme l'espace dans lequel ces voix peuvent s'entendre et se mêler :

Moi, sans racine aussi, [...]
J'écoutai, quand sa voix à mon cœur parvenue,
M'apprit le nom charmant d'une sœur inconnue ;
Sa voix, qui n'avait pas encor de souvenir,
Sa voix fraîche et nouvelle en perçant l'avenir,
Lançait l'hymne de vie et de gloire trempée,
Où sa tombe précoce était enveloppée :
Je la pris, dans l'espace où vibrait cette voix,
Pour un oiseau qui joue et qui pleure à la fois !
Dans les flots de la foule insoucieuse et vaine,
J'embrassai du regard cette âme armoricaine [...] (Desbordes-Valmore, 1839 : 142)

La voix a été entendue et reconnue : Desbordes-Valmore, en l'appelant « sœur » et en effectuant un parallèle avec « Moi, sans racine aussi », contribue à l'imaginaire d'une sororité entre écrivaines. Ce poème, plutôt qu'un témoignage d'une complicité littéraire et d'échanges nombreux entre les deux poètes, peut davantage se lire comme la transformation de la figure d'Éliisa Mercœur en une forme d'art poétique. L'autrice des *Pleurs* trouve dans ce destin tragique une nouvelle larme à écrire et réclame un soupir, par son écriture, à ses contemporains. Elle loue d'ailleurs la « faiblesse » de cet « oiseau » frêle : « En livrant ta faiblesse aux dangers des chemins, / Pour enhardir ton vol on te battait des mains » (Desbordes-Valmore, 1839 : 142). Cette faiblesse est précisément assumée et revendiquée comme force chez Desbordes-Valmore, qu'elle reconnaît aussi en Louise Labé à qui elle dédie un autre poème. La métaphore du vol, et les nombreuses mentions de l'oiseau (voir Ledda, 2022), font d'Éliisa Mercœur une figure ivre de liberté, soulignant là encore une quête omniprésente dans *Les Pleurs*. Chanter Éliisa Mercœur rétrospectivement contribue à l'intégrer dans un groupe de poètes libres, et place Marceline Desbordes-Valmore comme celle qui peut entendre et sublimer cette liberté créatrice.

L'enquête a conduit à beaucoup de pistes illusoire : Éliisa Mercœur n'a pas, à proprement parler, bénéficié d'une entraide financière ou symbolique de son vivant. Elle peut avoir reçu un accueil chaleureux de quelques aînées, mais la difficulté d'accès aux correspondances de certaines de ces poètes empêche de l'affirmer tout à fait. Il est effectivement difficile de démêler la profondeur des liens qui unissaient Éliisa Mercœur à Marceline Desbordes-Valmore, à Amable Tastu, à Mélanie Waldor ou encore à Delphine Gay. Le

¹⁵ Marceline Desbordes-Valmore n'est pas la seule à composer des vers pour l'occasion. C'est un usage relativement commun. Ce qui l'est moins, c'est la publication de ces vers par sa mère dans les *Œuvres complètes* d'Éliisa Mercœur qui paraît en 1843.

réseau discursif qui a suivi la mort précoce de la jeune poète complexifie la nature de ces liens, entre hommage et récupération poétique. Jeu de posture et de positionnement, l'entraide littéraire féminine semble être affichée plus que vécue.

Mais si le nom d'Élisa Mercœur est prononcé aujourd'hui même, c'est en grande partie grâce au poème de Marceline Desbordes-Valmore qui a su prononcer ce nom et, par ce geste, lui assurer une vie encore longue. Comme la jeune poète l'a écrit elle-même en épigraphe de son recueil *Poésies*, « Qui laisse un nom peut-il mourir ? ».

Références bibliographiques

- Anonyme, (1826) *L'Indépendant*. N° 125, 18 octobre.
- Anonyme, (1833) « Annonces du Figaro : Heures du soir », *Le Figaro*. 9 mars, p. 4.
- Anonyme, (1835) « Billet funèbre », *Gazette nationale ou le Moniteur universel*. 10 janvier.
- Becker, Colette, (1991) *Les Hauts Lieux du romantisme en France*. Paris, Bordas.
- Chateaubriand, François-René de, éd. Jean-Claude Berchet, (1998 [1849]) *Mémoires d'outre-tombe*. t. IV, Paris, Garnier.
- Desbordes-Valmore, Marceline, (1839) « Élisa Mercœur », *Pauvres fleurs*. Paris, Dumont éditeur, pp. 139-144.
- Desbordes-Valmore, Marceline, (1896) *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*. Publiée par Benjamin Rivière. Paris, Alphonse Lemerre.
- Diaz, José-Luis, (2007) *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*. Paris, Honoré Champion.
- Glinoe, Anthony & Vincent Laisney, (2013) *L'Âge des cénacles : confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*. Paris, Fayard.
- Johnson, Barbara, (1991) « Gender and poetry : Charles Baudelaire and Marceline Desbordes-Valmore » in *Displacements : women, tradition, literatures in French*. Baltimore, Md., Johns Hopkins University Press, pp. 163-181.
- Laisney, Vincent, (2017) *En lisant en écoutant. Lectures en petit comité de Hugo à Mallarmé*. Paris, Les Impressions Nouvelles.
- Ledda, Sylvain, (2022) « "Pour l'oiseau respirer, c'est chanter." Petite ornithologie des Pleurs » in Foglia-Loiseleur, Aurélie & Jean-Marc Hovasse (dir.), *Sur Les Pleurs de Marceline Desbordes-Valmore*. Colloques Fabula. DOI : <https://doi.org/10.58282/colloques.8702>.
- Loubier, Pierre, (2022) « Marceline et la jeune morte. Sur un topos élégiaque dans *Les Pleurs* » in Foglia-Loiseleur, Aurélie & Jean-Marc Hovasse (dir.), *Sur Les Pleurs de Marceline Desbordes-Valmore*. Colloques Fabula. DOI : <https://doi.org/10.58282/colloques.8732>.
- Mercœur, Élisa, (1843) *Œuvres complètes d'Élisa Mercœur de Nantes*, t. I et II, texte établi par Adélaïde Aumand. Paris, Chez Madame Veuve Mercœur.
- Planté, Christine, (2015) *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur [1989]*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Planté, Christine, (2011) « La place problématique des femmes poètes » in Reid, Martine (dir.), *Les femmes dans la critique et l'histoire littéraire*. Paris, Honoré Champion, pp. 55-72.
- Planté, Christine, (2005) « "J'en étais" : le je du poète et la communauté chez Marceline Desbordes-Valmore » in Damien Zanone (dir.), *Le Moi, l'Histoire, 1789-1848*. Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, pp. 117-132.
- Planté, Christine (dir.), (2002) *Masculin-féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e siècle : actes du colloque international [1998]*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Reid, Martine (dir.), (2020) *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*. t. II, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».
- Rivière, Benjamin, (1896) *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*. Paris, Alphonse Lemerre.
- Séché, Léon, (1909) « Élisa Mercœur : À propos du centenaire de sa naissance », *Les Annales romantiques*. Tome VI, pp. 188-93.
- Souvestre, Émile, (1829) « Souvenir. Un nouveau poète », *Le Lycée armoricain*. Vol. 14, pp. 315-321.